

RAPPORT
DE
L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCÈSE DE MONTRÉAL

MAI 1871

(AVEC L'APPROBATION DES SUPÉRIEURS)

SEIZIÈME NUMÉRO.

MONTREAL
DES PRESSES A VAPEUR DU JOURNAL *LE NOUVEAU MONDE*
No. 22, RUE ST. GABRIEL.

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCÈSE DE MONTRÉAL

MAI 1871

(AVEC L'APPROBATION DES SUPÉRIEURS)

~~~~~  
SEIZIEME NUMERO.  
~~~~~

MONTREAL

DES PRESSES A VAPEUR DU JOURNAL *LE NOUVEAU MONDE*

No. 22, RUE ST. GABRIEL.

AUX ASSOCIÉS DE LA PROPOGATION DE LA FOI.

Si nous jetons nos regards sur l'ancien monde, nous serons portés à nos écrier : Où en sommes-nous ? où allons-nous ?

Le Chef de la chrétienté, le vicaire de Jésus-Christ est prisonnier, l'Eglise est veuve de son premier Pasteur, avec qui Elle ne peut presque plus communiquer ; ce qui se passe à Rome, rappelle le temps des catacombes.

Aucun souverain, dans le monde entier, n'ose prendre en main la défense de l'épouse de Jésus-Christ persécutée.

Le peuple le plus catholique de l'Europe, cette nation qui avait mérité le titre de Fille aînée de l'Eglise donne le spectacle le plus navrant de guerres intestines sanglantes et cruelles ; là aussi on emprisonne et on massacre les ministres de notre Ste. Religion, on persécute et on arrache de leurs cloîtres les vierges pieuses et timides, qui n'élevaient leurs mains que pour éloigner de la terre les foudres de la colère divine.

Partout en Europe, l'Eglise est ou huée et sifflée, ou méprisée ou abandonnée.

Et, faut-il l'avouer ? ce sont des mains infanticides, ce sont des chrétiens, des peuples élevés dans l'enseignement Catholique qui déchirent ainsi le sein de leur mère ! *Nutrivit illos cum jucunditate ; dimisi autem illos cum fletu et luctu.* (1) Je les avais nourris dans l'allégresse, s'écrie cette mère éplorée, et je les ai perdus dans les larmes et la tristesse. Hélas ! oui ceux qui devaient faire sa joie et sa gloire, sont ceux qui l'abreuvent d'outrages et d'ignominies.

Nemo gaudeat super me viduam et desolatam. Que personne ne se réjouisse de me voir ainsi veuve et désolée. (2)

Ne semble-t-il pas que pour tout vrai chrétien, pour tout fidèle enfant de l'Eglise, il n'y ait pas de joie possible dans les temps que nous traversons, et que nous devrions nous couvrir de deuil ?

(1) Baruch, chap. IV. v. 11, 12.

(2) Baruch, Ibid.

Mais ce n'est pas tout ; lorsque le centre de la vie, lorsque le cœur est attaqué, l'organisme entier du corps souffre, gémit : Rome est persécutée, la France si généreuse et d'une charité si expansive est dévorée par le monstre de la révolution, après avoir été fouettée par des armées ennemies ; le reste de la chrétienté doit en souffrir. C'est ce qui arrive ; les églises lointaines, ces missions des confins du monde qui ne subsistaient que de la charité, voient les fleuves d'aumônes qui partaient du centre de la Cathollicité, se tarir et se dessécher.

Ces pauvres enfants des bois, et des déserts, tout en pleurant sur les malheurs de leur mère, la Sainte Eglise et de leurs frères d'Europe, se demandent qui viendra à leur secours, qui leur aidera à élever leurs temples, qui soutiendra leurs missionnaires, qui leur enverra de nouveaux apôtres.

On le sait, c'est en France qu'est née la grande œuvre de la Propagation de la Foi, c'est là qu'était le bureau central de la société, et c'est de là que venaient les secours les plus importants et les plus considérables pour toutes les missions du monde.

La France, par suite des malheurs qui la frappent dans le moment ne pouvant rien faire, l'horizon le plus sombre se présente pour toutes ces pauvres églises naissantes qui n'existent que par l'œuvre de la Propagation de la Foi, et il est bien à craindre que plusieurs en souffrent au point de se dissoudre.

Il faut donc, si nous ne voulons voir perdre le fruit de tant de peines et de sacrifices, que les peuples qui ont le bonheur de jouir de la paix et de la prospérité, redoublent leurs efforts, accroissent leurs aumônes.

Il est donc de la plus grande importance que tous les amis de la belle et grande Oeuvre de la Propagation de la Foi comprennent bien jusqu'à quel point leur concours et leurs efforts sont nécessaires dans les circonstances actuelles.

Il faudrait, qu'au moins pour cette année, ceux qui n'étaient que membres de l'association, se fissent *chefs de dizaine*, et que ceux qui étaient *chefs de dizaine* deviennent *chefs de centurie*.

Où, si les anciens associés de la Propagation de la Foi ne décuplent pas leurs forces, nous avons lieu de nous attendre à la douleur de voir des centaines de missions

tomber et s'anéantir, de voir les Missionnaires et les Evêques forcés de s'éloigner de leurs chères ouailles, les laissant exposées soit à retomber dans la barbarie, soit à être séduites par l'hérésie.

A l'œuvre donc, les zélés chrétiens, les vrais catholiques ! à l'œuvre, vous surtout membres de la belle association de la Propagation de la Foi ! faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour empêcher la perte de tant de peines, de tant de sueurs et de tant de sacrifices.

Et soyons sûrs d'une chose, c'est que, tout ce que nous ferons pour le maintien de la foi à l'étranger, nous sera payé par l'augmentation de la foi dans notre propre pays, dans nos propres familles, et nous sera payé surtout à nous-mêmes dans l'autre vie, par Celui qui a promis de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau donné en son nom.

*Lettre de Mgr. Henri, Evêque d'Anemour, O. M. I., à Mgr.
Ignace Bourget, Evêque de Montréal.*

Missions de N. D. des Victoires.
29 décembre 1870.

Monseigneur,

Aux grands maux il faut de grands remèdes ! D'après toutes les probabilités humaines nos missions de l'extrême nord sont perdues ! J'ai beau creuser dans ma pauvre tête, je ne vois partout que désolation ; aucune lueur d'espérance ne vient tant soit peu soulager mon cœur qui saigne depuis longtemps.

Depuis déjà plusieurs années, par une succession continue de difficultés, d'embarras, de malheurs, etc., j'avais beau me le dissimuler, je pressentais que bientôt il faudrait battre en retraite. Quand on est déjà si faible il ne faut pas une bien forte secousse pour achever de vous abattre ; or les nouvelles que je viens d'apprendre suffiraient à elles seules pour nous convaincre que nous penchons vers une ruine complète.

Notre saint et bien aimé Pontife et Pere est captif dans sa capitale ; que sais-je ? peut-être déjà martyrisé par les tigres à figure humaine, qui l'entourent ; La France patrie de la foi, de la générosité et de l'amour actif, non-seulement vaincue, mais livrée probablement à toutes les horreurs d'une révolution violente, subissant le joug humiliant non seulement de l'étranger, mais de gens sans aveu, qui se disent ses enfants, et lui font plus de mal que les ennemis les plus féroces ; notre petite Rivière-Rouge elle-même, dernière étape pour arriver jusqu'à nous, livrée à une anarchie organisée, où se commettent des meurtres et des crimes de toute espèce, dont elle ignorait même le nom et où tout se vend au prix de l'or ; ici, autour de nous, la petite vérole moissonnant, sans regarder le nombre, nos pauvres sauvages et les blancs aussi, et partant nous réduisant à une telle disette que, eussions-nous nos coffres pleins d'or et d'argent, il nous serait impossible de nous procurer des provisions.

Tout ceci est bien propre à faire glacer le sang dans les veines des plus indifférents. Dans l'état où se trouve la France, il est impossible que la sainte œuvre de la Propagation de la Foi, notre providence, si elle ne meurt pas, soit au moins fortement ébranlée et que ses recettes, si elle en fait encore, soient immensément diminuées au moins temporairement. La guerre et la révolution n'auront-elles pas même emporté le peu de fonds qui nous restaient en caisse. Que faire ? où s'adresser ? surtout au moment où les besoins sont les plus grands et où il faut se résoudre à périr ou faire des dépenses extraordinaires.

Pour que vous compreniez mieux notre position, Votre Grandeur me permettra de prendre les choses un peu de plus haut. Depuis que nous sommes dans ce pays désert, si éloigné de tout centre de civilisation et où il n'existe pas même des voies de communication, si on excepte des rivières peu praticables, nous avons toujours éprouvé une immense difficulté pour nous procurer les choses les plus indispensables, même en payant au prix de l'or. On sait qu'ici les choses absolument nécessaires sont nombreuses puisque l'argent n'ayant point de cours, il faut de toute nécessité avoir des effets pour toute espèce de paiement. Jusqu'à l'année passée à force de prières, de bassesses comme disent nos gens et de grosses sommes, l'Honorable Compagnie s'était chargée de transporter nos ballots. Comme la première charité commence toujours *at home*, ils commençaient par se servir et, quand il leur restait de la place, elle était pour nous. De là il résultait que les choses les plus essentielles restaient trois ou quatre ans en route. J'ai passé une fois trois ans sans sottane (je me trompe j'en avais une de gros drap bleu d'abord et qui devint blanc ensuite) tandis que j'en avais deux ou trois dans des caisses restées en route. Quelque imparfait que fut ce service et que nous nous montrassions très reconnaissants, la Compagnie nous avait toujours laissés apercevoir que c'était une charge désagréable pour elle. Aussi, si des considérations commerciales ne l'avaient pas arrêtée, elle n'aurait pas tardé à nous dire : « Mon commerce avant tout, tirez-vous d'affaires comme vous pourrez. » Je savais du reste que tôt ou tard nous arriverions là. Il faut dire pour être juste qu'elle a tenu jusqu'au moment où ses affaires ne pouvaient presque plus marcher ; mais toujours est-il qu'il y a deux ans bientôt, le gouvernement

m'informait que désormais ses herges, nous étaient fermées et que je devais par conséquent voir à mes propres affaires.

Le cas était passablement embarrassant, il nous était impossible de suivre la voie suivie par la compagnie, parce qu'elle était trop longue, trop difficile et trop dispendieuse pour nous. A ce mal il y avait un remède; le cas étant prévu depuis longtemps, Monseigneur Taché m'avait offert d'accepter la mission de Notre-Dame des Victoires, lac Labiche, qui possède un matériel suffisant pour faciliter une grande partie du voyage par terre. C'était en grande partie dans cette prévision que cette mission avait été fondée. Je répugnais néanmoins à l'accepter, parce que je savais qu'elle grèverait notre budget déjà trop surchargé. Contre la force il n'y a pas de loi! Je ne voulais point périr avant d'avoir tenté un moyen qui me paraissait extrême. On peut venir au lac Labiche par la grande rivière Athabaska; mais il y a beaucoup de mauvais pas et quoique j'eusse tenté cette voie déjà une fois et que j'eusse pu conduire nos bonnes sœurs à la Providence sans malheur, j'avais vu le danger de si près et si souvent, que je n'avais guère le courage de recommencer. Oui ou non, il fallait prendre un parti. Je me décidai l'hiver passé à tenter un chemin par terre à travers la forêt jusqu'à l'endroit où la rivière cesse d'être dangereuse. Sans donc m'arrêter aux difficultés, je quittai la mission de la Providence, le 3 janvier dernier avec notre vigoureux frère Alexis Reynord, par un froid de 45 à 50 degrés et une attaque rhumatismale furibonde. Je pris en passant à Athabaska, trois jeunes gens vigoureux et enfin, après un mois et demi de marche forcée, ayant eu souvent à nous frayer un chemin au milieu d'une neige profonde et molle, ayant été exposés à mourir de faim, nous arrivions ici à la grande surprise de tout le monde.

A peine arrivé, je visai à me procurer des guides; et quelques jours après, sans considérer les difficultés résultant d'une immense quantité de neige, je mettais mes hommes à l'œuvre. Il fallait, pour parer à toutes les éventualités, que ce chemin fut fini assez à temps, c'est-à-dire, vers la mi-juillet, pour que les missions pussent être secourues.

Je ne me dissimulais certes pas, les difficultés de l'entreprise. Ce n'est pas peu de chose d'ouvrir un chemin

à travers soixante et dix lieues de forêts, interceptées çà et là par des marais, qu'il faut contourner, et des rivières qu'il faut franchir. Je faisais aussi le compte des embarras imprévus, mais enfin, la chose me paraissait praticable et l'était en effet de l'avis des connaisseurs. La grande quantité de neige, la paresse et l'irrésolution des guides d'abord, puis le découragement des hommes, trop peu nombreux en effet pour pousser rapidement un si long travail, vinrent bien vite me faire craindre de ne pas arriver à temps. Je fus même obligé d'interrompre pour un temps, à la fonte des neiges, parce qu'il devenait impossible de faire porter des provisions aux ouvriers. Vers la fin d'avril, cependant, le travail recommença et bientôt après, le frère Alexis m'écrivait qu'ils avançaient à grandes journées, que dans un mois et demi ils seraient certainement au bout. Pauvres enfants ! ils jugeaient de leur avancement par l'ardeur et les efforts qu'ils y mettaient, ils étaient encore bien loin du but ! Dieu lui-même, pour la sainte cause de qui ils travaillaient avec tant de dévouement, se mit de la partie pour les décourager. La neige ne discontinua pas de tomber par gros flocons durant trois jours du mois de mai, les animaux traînant les bagages ne trouvaient plus leur nourriture et ne pouvaient plus tirer leurs voitures. Ce fut une quasi halte de quinze jours. Ils se remirent cependant à l'œuvre avec une nouvelle ardeur ; mais l'un d'eux, découragé, les avait déjà laissés, conduisant avec lui un jeune sauvage qui les aidait beaucoup ; un autre était occupé, la moitié de la journée à transporter les bagages ; les deux guides travaillaient à peine de six jours un, en sorte qu'ils ne restaient que deux pour travailler. Qu'importe ! en se levant plus matin et travaillant plus tard ils croyaient faire du travail pour dix. Le fait est que, quand j'ai vu plus tard ce qu'ils avaient fait, cela me paraissait tenir du prodige.

Vers le milieu de juin, je leur envoyai deux nouveaux hommes, et enfin apprenant par une fausse nouvelle que s'ils étaient trois ou quatre de plus, ils pourraient finir dans une quinzaine de jours, je partis moi-même avec trois nouveaux jeunes gens. A partir de ce moment ce fut un vrai déluge. Les sommets des collines eux-mêmes étaient inondés. Aussi les ruisseaux devinrent des torrents impétueux et les petites rivières des fleuves. Les travaux étaient interrompus et je mis moi-même dix-huit

jours pour les atteindre tandis que huit m'auraient de reste suffi en temps ordinaire. De graves accidents étaient survenus; un homme s'était blessé; un des bœufs était mort, les autres s'étaient égarés, etc., etc. Qu'y a-t-il d'étonnant avec tout cela, si les travaux n'avancèrent pas.

C'était déjà le 20 juillet et nous n'étions guère plus d'à moitié route. Il était évident que nous arriverions trop tard pour nos transports de l'été. Mon anxiété était grande! Les missions allaient se trouver dans une grande pénurie, les missionnaires semblaient exposés à mourir de faim; de plus, j'attendais Mgr. Clut avec sa caravane à la fin de juillet, et j'appréhendais que lui non plus ne put continuer sa route. En vérité il y a des moments bien pénible dans la vie de l'homme! après de longues prières et mûres réflexions, au risque de doubler peut-être les dépenses, je pris le parti de ramener au lac Labiche tous ces hommes, que j'avais conduits là à grands frais, dans l'espoir de créer une berge, qui pourrait conduire avec Mgr. Clut l'absolu nécessaire pour les missions.

Le 20 Août, en effet, la berge sillonnait les eaux limpides du lac Labiche, montée de dix vigoureux rameurs et portait avec mon digne et saint auxiliaire, la vie de mes courageux missionnaires et de nos dévouées sœurs. J'avais le cœur soulagé, je respirais plus à mon aise, mais je n'étais pas tout à fait sans appréhension.

Mes craintes n'étaient, hélas! que trop fondées! quelques jours après, j'apprenais que la berge avait été arrêtée au grand rapide, et sa charge mise sur la grève. Monseigneur était parti d'abord par terre à travers les broussailles; puis en canot sauvage conduisant avec lui un prêtre et trois frères et laissant les autres auprès des bagages. Son but était de rejoindre un peu plus bas le chef facteur, en charge du district d'Athabaska, M. W. McMurrey et de faire des arrangements avec lui pour aller au secours de ceux qui étaient restés en route. J'ignore encore aujourd'hui si Monseigneur a réussi à tirer de là les personnes et les choses; mais ce qui reste de certain c'est que les dépenses auront doublé et que les missions les plus éloignées n'auront absolument rien reçu.

Que faire pour l'avenir? pour ne pas exposer les missions à se trouver dans une trop grande pénurie dans le cas où je ne pourrais pas encore faire terminer le chemin assez à temps, j'avais pris des arrangements pour faire descendre

une berge dès le printemps. L'échec éprouvé par Monseigneur Clut m'en fait craindre un semblable et en outre la disette de provisions étant si grande, si je dépense la petite réserve que j'avais faite pour le chemin à faire descendre cette berge, nous n'aurons ni l'un ni l'autre l'année prochaine. J'ai donc renoncé à la berge dans l'espoir bien fondé de pouvoir terminer le chemin.

Après les nouvelles que je viens de recevoir, je me demande si ce ne serait pas mieux d'écrire à mes chers collaborateurs de tous s'en révenir, plutôt que de faire de nouvelles dépenses pour achever un chemin qui ne nous servira pas, si nous sommes réduits à la dure nécessité d'abandonner les missions. Mais comment se résoudre à quitter sans plus attendre une œuvre qui nous a causé tant de peines, tant de fatigues, tant d'inquiétudes et tant de dépenses ? Sachant d'ailleurs que dès le jour où nous quitterons les missions, les protestants s'en empareront et qu'il sera par conséquent à tout jamais impossible de les reprendre. J'aime encore mieux m'exposer à devenir un débiteur insolvable, m'exposer s'il le faut à être emprisonné pour cause de dettes ou bien à mendier le reste de mes jours pour me libérer, que d'exposer notre sainte cause à un si grand malheur. Je ferai donc continuer les travaux.

Nous pouvons pour l'amour de ce Dieu qui nous a tant aimés, nous exposer à tous les dangers, nous soumettre à toutes les privations, user nos vies et nos santés, souffrir mille martyres ; mais ce que nous ne pouvons pas, c'est de battre monnaie.

On est heureux dans des moments si pénibles de savoir qu'il est écrit dans un livre, pour l'auteur duquel dire c'est faire : — « Demandez vous recevrez, frappez et on vous ouvrira » Il me souvient bien aimé Seigneur, que dans un moment de dure perplexité, ayant une lutte terrible à soutenir avec moi-même, ne pouvant me résoudre à me soumettre au joug qu'on voulait m'imposer, parce que je me jugeais incapable de supporter le fardeau et aussi parce je prévoyais que ce qui arrive aujourd'hui, tôt ou tard arriverait, il me souvient, dis-je, que vous laissâtes échapper de votre cœur généreux ces paroles : « il faudra que nous tous évêques du Canada nous nous entendions pour doter ce pauvre vicariat ! » Ce furent ces paroles qui brisèrent ma volonté et qui ébranlèrent une décision sincère prise avec

moi-même que certaines personnes qualifiaient du nom d'obstination importuné, et que d'autres appelaient lâcheté.

Je n'ignore pas quels sacrifices sont imposés tous les jours à vos chers fidèles du Canada ; les incendies et les inondés qu'il faut secourir, les œuvres de charité sans nombre qu'il faut entretenir, les appels journaliers qui sont faits à la charité publique pour le Souverain Pontife, pour les édifices publics, pour les blessés de l'armée française et enfin pour toutes les misères humaines. Aussi il répugne essentiellement à ma nature de faire un nouvel appel. Il est vrai que la charité n'appauvrit pas et qu'elle couvre une multitude de péchés ; il est vrai aussi que forcer en quelque sorte les chrétiens à faire la charité c'est entretenir leur foi en la tenant toujours en haleine, et voilà ce qui me décide, en vous rappelant vos paroles, à me mettre au nombre des mendiants.

La crise qui se passe en Europe ne durera pas toujours ; la France, je l'espère, sortira victorieuse de la lutte actuelle et ses enfants instruits par une dure expérience sauront que : *nisi Dominus edificaverit civitatem in frustra vigilant qui custodiunt eam*, renonceront aux idées creuses et délétères de l'incrédulité, et rajeunis dans la foi, ils donneront plus d'expansion à la charité. Il serait donc bien pénible de perdre pour toujours à la cause sainte nos pauvres missions, parceque nous rencontrons des années d'épreuves.

Mon intention et mon désir seraient d'écrire à tous Messieurs les Evêques du Canada pour leur répéter ce que je vous dis ici ; mais je n'ai qu'une nuit d'intervalle entre les nouvelles désolantes que je viens de recevoir et le départ de l'express. J'ose donc prier Votre Grandeur de vouloir bien leur communiquer cette lettre écrite à la hâte et pour laquelle je devrais m'excuser. Avec une entente générale, de petits sacrifices de chacun suffiront pour empêcher notre barque de sombrer.

À côté du manque d'argent, je trouve ici en ce moment une difficulté majeure qui ne me fait pas seulement beaucoup souffrir, mais nous fait éprouver des pertes continuelles, c'est le manque de serviteurs sur qui nous puissions nous fier. En considérant le nombre considérable de jeunes canadiens de bonne famille qui vont perdre leur foi, leur honneur et leur nationalité dans les Etats-Unis, je me suis souvent demandé pourquoi nous n'en inviterions pas quelques-uns à venir ici où la terre est

bonne, le climat salubre, et tempéré. J'oserai donc vous prier d'écrire une petite lettre circulaire à Messieurs les curés des campagnes dans le but de savoir s'ils ne pourraient pas trouver quelques jeunes gens de bonne volonté, ayant le désir d'aider les missions et de se dévouer à les servir avec la perspective de s'établir plus tard avantageusement s'ils le désiraient. Ils pourraient venir soit comme frères postulants, soit comme engagés. Ceux-ci seraient payés à raison de vingt-quatre louis sterlings et auraient leur voyage payé en prenant un engagement de quatre à cinq ans. Il faudrait que ce fussent des jeunes gens forts et vigoureux, accoutumés aux travaux des champs. Ils auraient ici à bêcher, labourer, faucher, bûcher, soigner les animaux, etc. Si dans le nombre il se trouvait un bon ouvrier en bois, un maçon, ils pourraient être singulièrement utiles; nous n'avons pas encore pu construire une chapelle ici quoique le nombre des fidèles augmente tous les jours. Nous en aurions assez pour le moment de quatre à cinq. Ignorant que Votre Grandeur fut de retour au Canada, j'avais écrit à ce sujet à la Révérende Mère Slocombe, que si elle trouvait des hommes bien qualifiés, elle voudrât bien nous les adresser. Nos bonnes sœurs ici souffrent encore plus que nous de ce manque de serviteurs fidèles et dévoués.

Nous avons par dessus tout besoin de ferventes prières et j'ose les réclamer de Votre Grandeur pour moi et pour toute la famille confiée à ma sollicitude.

Agréez, Monseigneur,

L'hommage de mon respectueux dévouement.

† HENRI, Ev. d'ANEMOUR.

P. S.—S'il est possible de réunir quelques fonds pour nos pauvres missions, j'oserais prier Votre Grandeur de vouloir bien en faire avertir à temps le Révd P. Maison-neuve, chargé de nos affaires à la Rivière-Rouge, afin qu'il puisse faire nos demandes pour l'année prochaine.

EXTRAITS D'UN JOURNAL

Et de quelques Lettres adressées à la Révérende Mère Supérieure Générale de l'Hôpital Général de Montréal, par ses Sœurs Missionnaires du Nord-Ouest.

MISSION DE LA PROVIDENCE.—Les fatigues excessives, les misères de toutes sortes que nos chères Sœurs eurent à subir pendant le périlleux voyage de huit cents lieues qu'Elles parcoururent de St. Boniface pour se rendre à leur lointaine mission, n'étaient que comme le prélude des privations journalières qui les y attendaient. Quelques traits pris entre bien d'autres en donneront une faible idée.

Parties de St. Boniface, (Rivière-Rouge), le 8 Juin 1867, nos voyageuses avaient devant elles la perspective d'une marche de près de trois mois : tantôt sur une berge, exposées aux nombreux périls qu'offre la navigation de ces lacs encore peu explorés, tantôt dans des prairies marécageuses, marchant dans la boue et la vase, à l'ardeur d'un soleil brûlant ou par des pluies continuelles.

Le soir, il fallait préparer une espèce de lit à la belle étoile, sur la terre nue, n'ayant, pour se préserver de la fraîcheur des nuits que leurs vêtements et couvertures bien souvent trempés par la pluie.

Dans ces voyages du Nord, on sait que les fréquents portages qui se rencontrent ne sont pas une des moindres difficultés. Ainsi, en traversant des torrents devenus comme de grandes rivières par la crue des eaux, sur des espèces de ponts de branches d'arbres construits à la hâte, il arrivait que le pied venant à manquer aux pauvres voyageuses, elles devaient se résigner à prendre un bain d'eau froide ou bourbeuse, etc., etc.

C'est ainsi qu'elles effectuèrent la moitié de leur voyage, c'est-à-dire, jusqu'à la mission du Lac Labiche, où Sa Grandeur Monseigneur Faraud attendait la caravane depuis plus d'un mois.

Jusque-là on n'avait eu à souffrir que des fatigues et des embarras ordinaires et communs aux Missionnaires de

ces pays, mais ici commençait réellement pour elles, la route du Calvaire hérissée de ronces et d'épines. En certains endroits de la rivière, se trouvent de petits rapides rocaillieux dont l'eau couvrant à peine la surface ne permet plus aux voyageuses de naviguer. Il fallait donc évacuer entièrement la berge et se frayer un chemin à travers une épaisse forêt ; s'égarant dans des fourrés d'arbres secs, sans issue, sous un soleil ardent dont les rayons de feu dardaient sur la tête des voyageurs.

Le gros du travail était bien sans doute pour Monseigneur qui, frayant lui-même le passage, une hache à la main, abattait des arbres, improvisait des ponts sur les ravins, etc., etc. Mais nos pauvres Sœurs, peu aguerries à cette marche, s'enfonçant à chaque pas dans la vase, tombaient épuisées de fatigues. — Leurs forces hélas ! ne pouvaient plus répondre à leur courage, et pourtant il fallait accélérer le pas au lieu de le ralentir, pour rejoindre les guides, lesquels hâlaient la berge, et qui, fatigués du retard involontaire qu'on leur avait fait éprouver au Lac Labiche, n'étaient pas d'humeur à faire de nouvelles concessions sur le temps.

Souvent la route était interceptée par des rochers escarpés qu'il fallait franchir comme les autres obstacles. C'est alors que nos Sœurs recueillant toutes leurs forces, grimpaient sur ces rochers à pic. Elles étaient obligées pour réussir dans cette pénible escalade, de quitter leurs chaussures, leurs pauvres pieds ensanglantés laissaient la trace de leurs pas.

Un travail d'un nouveau genre et plus pénible encore, vint surgir plus tard pour nos voyageuses. Il s'agissait, non de porter, mais de traîner la berge dans un endroit très difficile de la rivière Labiche. Comme elle était lourde, chacun dut mettre la main à l'œuvre. Nos Sœurs se laissèrent donc mettre deux à deux à *des colliers*, pour mieux réussir dans cette opération tout-à-fait étrange dans nos pays civilisés et elles manœuvrèrent ainsi, comme les employés, de bien bon cœur.

On était arrivé à un de ces grands Rapides dont le bruit effrayant s'était fait entendre deux heures avant que de l'apercevoir. La seule vue de ces gouffres affreux les fit frémir. Elles savaient qu'un faux coup de rame aurait suffi pour faire tourner la berge sur un côté ou sur un autre et les précipiter pour toujours dans cet abîme. Elles en

éprouvèrent une telle frayeur et un saisissement si grand que plusieurs jours après, elles se croyaient encore, au milieu des eaux frémissantes prêtes à les engloutir. Cette épreuve de la peur se renouvela plus d'une fois en présence des pas dangereux qu'elles eurent à franchir durant cette longue et périlleuse pérégrination.

Ceux que Dieu garde sont bien gardés !..... On ne peut s'expliquer en effet, comment nos Sœurs, dont quelques unes étaient d'une assez faible complexion, aient pu soutenir de telles fatigues. Le Seigneur sans doute qui leur avait donné la force morale de tout sacrifier pour son amour, ne leur refusa pas non plus la force physique dont elles avaient besoin en de telles conjonctures.

Le 23 du mois d'Août 1867, les nouvelles missionnaires mettaient le pied sur la terre lointaine qu'elles avaient saluée à l'avance et désirée de toute l'ardeur de leur cœur. Cette terre devait être désormais leur patrie et leur tombeau !!!

Une foule de sauvages et d'autres personnes s'étaient réunis sur la rive du grand fleuve Mackenzie pour leur souhaiter la bienvenue la plus sincère, comme la plus cordiale.

Malgré les efforts et la charitable prévoyance de Sa Grandeur Monseigneur Faraud et de ses dévoués Missionnaires, il est facile de comprendre que le nouvel Hôpital de la Providence était dépourvu du simple confortable qu'on rencontre ordinairement même dans les pauvres logis, mais qu'il est impossible de trouver sur les confins du pays des Esquimaux.

Prévenues d'avance de leur future pauvreté, les nouvelles Missionnaires ne furent nullement surprises de cet état de choses : tout au contraire elles trouvèrent que la divine Providence les avait servies plus libéralement qu'elles ne le pensaient, sous ce rapport, tant il est vrai que peu suffit à ceux qui cherchent Dieu.

Mais bientôt le régime sauvage soumit nos chères Sœurs à une nouvelle épreuve. Elles étaient pressées par la faim..... En effet, il faut le dire, nos chères Sœurs ont réellement souffert et souffrent encore par le manque de nourriture solide et suffisante. Depuis bientôt quatre ans qu'elles sont dans ces pays si froids, elles n'ont pas même goûté à un morceau de pain — toujours du poisson et encore souvent bien mauvais.

Voici ce qu'une de ces chères Sœurs écrivait au mois de Décembre 1868 : « Depuis la fin de Juin, nous n'avions plus de patates, pour accompagner le poisson mou et plein d'eau, dont l'odeur nous devient de jour en jour presque insupportable. Ce poisson avait été mis en réserve pour la nourriture des chiens, mais les provisions manquant, nous avons été obligées de le servir au Réfectoire. Nous avons aussi de la viande sèche bien maigre ; nous la mangeons crue parce qu'en la faisant cuire, elle devient plus insipide encore. Bien souvent nous allons au Réfectoire plutôt pour nous voir et nous entretenir ensemble que pour manger. Nous y entrons avec la faim et nous en sortons peu rassasiées.

« Cependant ne croyez pas que la Divine Providence ne pourvoit pas à nos besoins ici comme ailleurs. Dans le temps des fruits, nos bons Sauvages ont l'attention de nous apporter de temps en temps des bluets, des framboises, etc. Nous avons aussi dans le pays une sorte de rosiers dont les boutons sont excellents et qui nous font un petit dessert.....

« Le 15 Août, » écrivait encore la même sœur, « j'étais heureuse de servir des patates nouvelles pour une première fois ; mais je n'ai pu le faire qu'une fois par semaine, le Dimanche, jusqu'à la mi-Septembre, où j'eus enfin la satisfaction de pouvoir en passer trois fois par jour. Ces pommes de terre nous font avaler plus facilement notre poisson et la viande sèche.

« Nous faisons aussi une sorte de galette avec des œufs de poisson, qui n'est pas très-agréable au goût et que nous ne servons pourtant que les Dimanches et Fêtes, tant elles sont rares.

« Le mois de Novembre nous apportait un mets nouveau : C'était de la galette d'orge, dont la récolte a été assez abondante pour nous permettre d'avoir une de ces petites galettes tous les matins. Si le Bon Dieu bénit notre moisson, nous espérons en avoir suffisamment l'année prochaine pour en faire de petits pains. Comme nous trouverons cela bon, si nous pouvons avoir du pain ! ».....

Cette même année, une autre de ces chères Sœurs nous racontait tout naïvement un petit trait qui montre combien sont grandes leurs privations sous ce rapport. « Les premiers mois de notre arrivée ici, j'avais à ma classe

« un petit garçon de quatre ou cinq ans, que je faisais
 « asseoir près de moi sur une boîte contenant de la chan-
 « delle. Un jour, je m'aperçois que le petit bonhomme
 « mangeait furtivement un bout de cette chandelle. Je ne
 « pus m'empêcher de sourire. Pauvre petit, me dis-je, com-
 « ment fait-il pour se résoudre à manger de telles choses ?
 « Eh ! bien faut-il le dire ? maintenant, je suis obligée de
 « me faire violence moi-même pour ne pas en faire autant.
 « J'ai presque honte de vous faire cet aveu, mais il vous
 « montrera que la délicatessé du goût peut se réduire à
 « bien peu de chose, quand le besoin de la faim se fait
 « sentir un peu.

« Mais ne pensez pas que nous soyons seules à souffrir
 « ainsi de la faim. Nos chers Sauvages en souffrent pres-
 « que autant que nous. La simple promesse d'une patate
 « au repas, suffit pour tenir sage et silencieuse, une pau-
 « vre petite Sauvagesse de deux ans, dont je dois prendre
 « le soin en faisant ma classe.»

Au milieu de ces privations incessantes et des fatigues
 de leurs travaux, la santé de nos Sœurs fut gravement
 altérée, surtout dans les commencements. L'estomac, peu
 fait à ce genre de nourriture, ne la digérait qu'à grand
 peine, ce qui les réduisit à un état de faiblesse, tel qu'une
 d'elles-en particulier, ne pouvait parler qu'avec gêne.

Cette chère Sœur, malgré toute son énergie, dut se
 résigner à abandonner sa classe à une de ses compagnes
 déjà surchargée dans son emploi, pour se mettre aux
petits soins de l'Infirmerie de l'Hôpital Général de la Pro-
 vidence, lesquels consistent tout simplement à porter un
 vêtement plus léger et à avoir, à chaque repas, une petite
 galette d'œufs de poisson, dont les moins faibles sont
 heureuses de se priver en faveur de la plus souffrante.

« Nous n'avons pas directement jeûné, » nous écrivaient-
 elles en Décembre 1869, « mais peu s'en est fallu. Si la
 « pêche avait manqué quelques jours de plus, nous au-
 « rions été réduites à ne vivre qu'aux graines des bois
 « comme font nos pauvres Sauvages qui s'en nourrissent
 « une grande partie de leur vie. Ce qu'il y avait de plus
 « désolant, c'est que cette disette était générale. Point de
 « farine au Fort, point de patates, point de beurre ni de
 « viande non plus, de la viande sèche bien entendu, puis-
 « que nous n'avons pas goûté une seule bouchée de
 « viande fraîche depuis le mois de Mai dernier. D'après

« cet état de choses, il ne faut pas être surpris si la santé
 « est un peu délabrée. Nous ne sommes pas encore à
 « l'état des anges dans le ciel, qui ne mangent, ni ne boi-
 « vent, quoique cela nous irait si bien ici.

« Notre pauvreté en fait de graisse est si grande, que le
 « 24 Juin, belle fête du Saint Patron de notre cher pays,
 « nous n'avons pu allumer qu'une chandelle à la Sainte
 « Messe, ce que nous avons continué à faire depuis ce
 « jour. Ce n'est pas une petite peine pour nos cœurs, de
 « voir notre Bon Jésus, ser! au Saint Sacrement, sans
 « même une lampe pour orner son sanctuaire.

« Espérons que le flambeau de la foi qui commence à
 « luire dans ce vaste vicariat, sera une lumière bienfai-
 « sante qui, en éclairant l'esprit et en échauffant du feu
 « de l'amour divin les cœurs des habitants de ces tristes
 « plagés, en feront autant de belles lampes devant le
 « Tabernacle de notre cher Sauveur !!

« N'allez pas croire toutefois, en lisant le récit de nos
 « misères, qu'elles sont sans adoucissements, ni relâche.
 « Non, mes chères Sœurs, notre Père Céleste qui donne
 « la pâture aux petits oiseaux, veille aussi aux besoins de
 « ses enfants et daigne toujours nous envoyer du secours
 « en temps opportun. Nous sommes vraiment à la Provi-
 « dence, et nous en sommes les enfants gâtées. Oui, c'est
 « bien à nous de dire en toute humilité et reconnaissance
 « avec notre Vénérée Mère Fondatrice : « Toujours à la
 « veille de manquer de tout, nous ne manquons jamais,
 « du moins du nécessaire. » Je vais vous en donner une
 « preuve entre bien d'autres du même genre que nous
 « pourrions fournir. Vers la mi-Février 1870, Monsei-
 « gneur nous disait que si les chasseurs continuaient à ne
 « tuer aucun gibier, Il appréhendait fort le manque de
 « provisions pour le printemps, vu que la quantité de
 « poisson pour l'année diminuait énormément. On com-
 « mença donc uré Neuvaine à St. Joseph pour implorer
 « son secours. Ce Bon Père et puissant Protecteur ne
 « fut pas sourd à notre prière : à la fin du second jour on
 « avait déjà tué deux originaux, le lendemain il nous arri-
 « vait trois trainés à chiens, chargées de viande sèche ;
 « aussitôt de nous écrire : « C'est notre Bon Père St.
 « Joseph qui nous envoie tout cela. » La Neuvaine fut
 « continuée en action de grâces, et le dernier jour, la
 « Sainte Messe était dite pour la même fin. Dès que la

« disette se fait sentir, vite nous recourons à notre glorieux
 « Protecteur, et jusqu'ici notre confiance n'a jamais été
 « vaine. Pour témoigner de notre reconnaissance, nous
 « travaillons à le faire connaître et aimer sur nos lointains
 « rivages, et pour cet effet, il y a maintenant ici une Con-
 « grégation en l'honneur de St. Joseph, pour les garçons,
 « comme il y a la société des Enfants de Marie pour les
 « filles. »

« Un mot maintenant de notre cher pays adoptif, » nous
 écrivaient-elles en date du 25 Novembre 1867: « Le
 « climat est très-froid, beaucoup plus froid que nous ne
 « le pensions. Ce matin à huit heures, le thermomètre
 « marquait 38°, et avant le diner il était rendu à 40°. Les
 « jours commencent à diminuer sensiblement, nous n'avons
 « plus que cinq heures de soleil et nous ne pouvons nous
 « attendre à en avoir plus, avant le mois de Janvier.
 « L'avenir paraît sombre, si nous consultons l'atmosphère,
 « mais nous vivrons d'espérance en attendant les lettres
 « du beau Canada. Puissent-elles arriver bientôt et qu'elles
 « nous assurent de la parfaite santé et du bonheur entier
 « de Celles que nous estimons à si justes titres et que nous
 « aimons si tendrement ! Nous ne les recevrons pas. cepen-
 « dant avant le mois de Mars, aussi ce mois est impatiemment
 « attendu. Il est vraiment le mois des consolations pour
 « les Missionnaires du fond du Nord. Cependant, nous ne
 « pouvons nous le dissimuler, ces lettres nous apporteront
 « aussi des nouvelles un peu tristes, le cours des évène-
 « ments de ce bas monde ne nous permettant pas d'espérer
 « qu'après les sept mois pendant lesquels nous n'avons
 « reçu aucune nouvelle, toutes celles que la poste nous
 « apportera soient heureuses. Cependant espérons, car
 « c'est le refrain du Missionnaire que ce beau mot d'espé-
 « rance !

« Sa Grandeur nous disait, il y a peu de jours, que
 « depuis vingt-deux ans qu'Elle habite le Nord, Elle n'a
 « jamais vu un froid si intense. C'est une petite épreuve
 « pour commencer. Tout gèle: le matin on trouve l'eau,
 « l'encre, en un mot tout ce qui est liquide, dur comme
 « de la pierre, et ce matin encore, 12 Décembre, par un
 « froid de 43°, j'ai été obligée de faire dégeler mon encrier
 « avant de continuer à vous écrire. J'ai oublié, ou plutôt,
 « je me suis trompée ; tout ne gèle pas, il faut en excepter
 « la gaieté, le bonheur, la joie, le contentement, car

« aucune de ces si bonnes choses dans les Missions du Nord-
 « Ouest, surtout à notre chère Providence, n'a fait encore
 « défaut. Oui, vous n'en doutez pas, ma Très-Honorée
 « Mère et mes chères Sœurs, depuis notre arrivée ici, non
 « seulement nous n'avons pas regretté d'y être venues,
 « mais nous avons toujours goûté le bonheur le plus pur.
 « Il est vrai que les sacrifices sont nombreux, les privations
 « pénibles et journalières, mais c'est ce que nous sommes
 « venues chercher, pour ainsi dire, de sorte que cela ne
 « nous surprend et ne nous déconcerte nullement.

« Imaginez-vous, ma bonne Mère, nous voir dans notre
 « petit Réfectoire, assises toutes cinq autour d'une table,
 « où paraissent deux fois le jour, matin et soir, deux plats
 « dont un de poisson et un autre de patates, assaisonnant
 « ce frugal repas du contentement que le Bon Dieu nous
 « a donné pour héritage, en arrivant au milieu des im-
 « meuses forêts qui nous environnent de tous côtés. Oui,
 « nous nous disons souvent en ces occasions : Si notre
 « bonne Mère nous voyait ainsi, gaies, joyeuses et con-
 « tentes, comme son bon cœur se réjouirait, et comme
 « elle se consolerait des soucis qu'elle doit éprouver au
 « souvenir de ses petites filles exilées !..... Mais cette
 « jouissance serait trop grande, n'y pensons plus !.....
 « Jamais plus ici-bas nous nous reverrons..... Ah ! que
 « le cœur fait mal à cette pensée..... Pour y faire diver-
 « sion nous nous disons : Si l'éloignement est cruel et
 « pénible pour le cœur, que la réunion sera douce dans
 « notre chère patrie du Ciel où se trouveront tous les bons
 « exilés,—et que ce moment nous récompensera bien pour
 « notre courte séparation d'ici-bas !».....

Dans leurs dernières lettres que la Très-Honorée Mère
 reçut au mois d'Octobre dernier, ces bonnes Sœurs mar-
 quaient :

« Toutes nous sommes heureuses et contentes comme
 « par le passé. Les jours s'écoulaient toujours rapidement
 « et non moins heureusement à notre chère Providence,
 « et nous nous demandons souvent avec étonnement, com-
 « ment il se fait que l'ennui ne soit jamais venu troubler
 « la paix et la joie qui règnent parmi nous. Lorsque nous
 « sommes réunies toutes quatre dans notre pauvre petite
 « communauté, autour de notre chère Mère Supérieure,
 « de cette si bonne petite mère que vous nous avez donnée,
 « pour être notre consolation et notre appui dans notre

« exil volontaire, nous sommes tentées de dire : *Il fait bon*
 « *ici* — sans ajouter cependant, *dressons-y nos tentes*, car
 « la pensée de la Patrie Céleste qui se présente alors, nous
 « dit qu'il fera encore meilleur là-haut, puis nous n'y
 « serons pas seulement que cinq !.....

« La grande source de consolation pour nous, c'est la
 « vue du bien que nous sommes appelées à faire au milieu
 « de ces pauvres enfants des bois. Oui, c'est là ce qui sou-
 « tient notre courage et qui nous donnera toujours, nous
 « l'espérons, la force de ne reculer devant aucun sacrifice.
 « Ah ! si nous avions plus de ressources pour répondre à
 « tant de besoins et de misères de tout genre !... Mais tout
 « manque dans ce pauvre Nord..... Espérons et
 « prions que le Ciel inspire aux âmes charitables de notre
 « cher pays surtout, de nous venir en aide.....

« Malgré la pauvreté qui règne en souveraine dans ce
 « pays, notre Etablissement progresse graduellement.

« Nous avons actuellement trente-cinq enfants qui fré-
 « quentent l'école, neuf externes et vingt-six internes,
 « parmi lesquels nous comptons deux petits métiers anglais
 « protestants et deux petites protestantes. Nous avons
 « onze orphelins, six garçons et cinq petites filles, la plus
 « jeune, pure sauvagesse montagnaise, n'a que deux ans.
 « Cette pauvre petite dont la mère était morte en lui don-
 « nant le jour et qui avait perdu son père peu de temps
 « après, avait été recueillie d'abord par une sauvagesse,
 « qui lui donnait à manger lorsqu'elle avait du temps de
 « reste comme on dit, laquelle finit par l'abandonner sur
 « une berge, la laissant à la compassion des voyageurs.
 « Notre bonne Mère en revenant de visiter au loin des
 « pauvres malades dans les loges, dut monter sur cette
 « même berge. Inutile de vous dire que son cœur fut ému
 « d'une pitié efficace à la vue de cette pauvre petite créa-
 « ture ainsi abandonnée et dans l'état le plus pitoyable. L'en-
 « fant était tellement affaiblie et couverte de vermine que
 « son corps n'était plus qu'une plaie. Pauvre petite ! Elle
 « n'est plus reconnaissable aujourd'hui avec cet extérieur
 « de propreté et de santé que nous lui voyons.

« Nous recevons quelques semaines plus tard, un petit
 « orphelin de la Mer Glaciale, aveugle, perdu de ses jam-
 « bes et couvert de plaies. Il est de la tribu des Plats-Côtés-
 « de-Chien et ne sait pas un seul mot français. Ce pauvre
 « petit dont les infirmités ont presque disparu avec les

« remèdes et les soins, nous amuse beaucoup avec son
 « humeur gaie et charmante, répétant à sa façon, tout ce
 « qu'il entend dire ou chanter.

« Un des Révérends Pères nous amena d'une de ces
 « Missions les plus éloignées, un petit orphelin âgé de
 « quatre ans, appartenant à la tribu des *Gens de la Monta-*
 « *gne*. Ses parents l'avaient abandonné et on l'avait trouvé
 « presque gelé. Il était très-faible par suite de la misère
 « et surtout du froid qu'il avait souffert, et d'un telle
 « maigreur que nous avons peur de lui casser ses petits
 « bras en l'habillant.....

« Dans une des berges de la Compagnie de la Baie
 « d'Hudson qui sont passées ici, se trouvait un jeune écos-
 « sais protestant, employé de cette compagnie et infirme
 « par suite d'un accident. Il y avait alors dix-huit mois
 « qu'il s'était coupé un doigt des pieds en bûchant. Le
 « froid qu'il prit en continuant à travailler et à se mettre
 « à l'eau, a causé une plaie affreuse à la jambe qui le
 « faisait horriblement souffrir. Nous l'avons donc recueilli
 « chez nous pour le soigner de notre mieux, mais non
 « dans l'espoir de le guérir. Ce n'était pas une petite
 « affaire que de panser deux fois le jour cette horrible
 « plaie, d'où sortait une grande quantité de pus qui exha-
 « lait une odeur infecte. Après quelques mois de cruelles
 « souffrances, ce pauvre jeune homme passait à une autre
 « vie sans que nous ayons eu la consolation de le voir
 « renoncer au protestantisme. Ce fut une véritable épreuve
 « pour nous.

« A peu d'exceptions près, les parents ne comprennent
 « pas les avantages de l'éducation, dont ils ont été privés
 « jusqu'ici ; d'un autre côté, ils sont passionnément atta-
 « chés à leurs enfants dont ils ne se séparent qu'avec
 « beaucoup de peine. Toutefois lorsqu'ils nous les ont
 « confiés pendant quelque temps, ils sont enchantés d'a-
 « voir des Sœurs pour les instruire.

« Les Messieurs de l'Honorable Compagnie de la Baie
 « d'Hudson qui paraissent émerveillés du succès que nous
 « obtenons font tout ce qui dépend d'eux pour encourager
 « les parents à faire les sacrifices nécessaires pour cela.
 « Quelques-uns de ces Messieurs, commis de la Compa-
 « gnie, se proposent de nous envoyer leurs petites Demoi-
 « selles comme demi-pensionnaires ; leurs familles sont
 « protestantes.

« Nous avons ici un très-grand avantage dont nos Sœurs
 « des trois autres missions ne jouissent pas : presque tous
 « nos enfants parlent français. On nous promet un bon
 « nombre d'élèves pour l'automne prochain. Nous en
 « aurons même de Good Hope, fort situé près de la Mer
 « Glaciale où travaillent deux zélés missionnaires qui
 « évangélisent les Esquimaux.

« La Compagnie de la Baie d'Hudson, sans y être tout-à-
 « fait décidée, se propose d'établir un poste à peu de dis-
 « tance de notre Hôpital, l'été prochain. Ce qui augmen-
 « tera encore le nombre de nos élèves.

« Nos pauvres enfants des bois, ne sont certainement
 « pas dépourvus d'intelligence, il n'est besoin que de la
 « développer et de la façonner pour ainsi dire. Ils ap-
 « prennent même avec une facilité étonnante. La plupart
 « épellent déjà passablement bien le français, quelques-
 « uns commencent à lire copramment, puis à écrire. Vous
 « pourrez en juger vous-même, ma Très-Honorée Mère, par
 « la lettre de notre petite Marguerite Bouvier, l'aînée de
 « nos élèves, qui a bien mérité par sa conduite de vérita-
 « ble *Enfant de Marie*, la faveur d'écrire aujourd'hui à la
 « Mère de ses *bonnes petites Mères*, comme elle nous ap-
 « pelle.

Maison de la Prière, 7 Décembre 1868.

MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

« C'est une de vos petits filles de la Rivière McKenzie
 « qui est assés heureuse pour écrire à la Mère de ses petites
 « mères ; son bonheur est bien grand ; ma Bonne Mère,
 « je vous remercie d'avoir envoyé des bonnes Sœurs pour
 « nous instruire, mes petites compagnes, aussi, vous en-
 « voient leurs sincères remerciements. Ma Mère, je suis, heu-
 « reuse dans la maison de la prière, et je voudrais toujours
 « y rester, mon bonheur sera complet si vous me preniez
 « pour votre petite fille pour toujours.

« Il y aura un an demain que je suis l'enfant de la
 « Sainte Vierge. Mes petites compagnes se joignent à moi
 « pour vous présenter nos profonds respects et vous dire
 « que lorsque nous prions la Vierge Marie, nous n'oublions
 « pas notre Bonne Mère de Montréal. Ma Mère, en priant

« pour vous, nous prions pour une bonne ancienne sœur
 « dont on nous parle souvent. On nous a dit que cette
 « bonne Sœur nous aime beaucoup et qu'elle prend un
 « grand intérêt à tout ce qui a rapport aux missions
 « lointaines.

« Nous aussi, nous l'aimons de tout notre cœur, cette bon-
 « ne Mère, et si pour lui montrer que nos cœurs sentent
 « bien tout ce qu'Elle fait pour ses petites sauvagesses, elle
 « nous permettait de lui sauter au cou, pour la baiser, et
 « de lui dire : « merci notre chère mère assistante, » nous
 « serions heureuses.

Votre pauvre petit-fille,

MARGUERITE BOUVIER,

Enfant de Marie.

« Il y a quelque temps, une de nos petites pensionnaires
 « âgée seulement de six ans, nous fut enlevée par
 « ses parents qui laissaient la mission pour aller habi-
 « ter un poste plus éloigné. On vint la chercher ici
 « vers une heure de l'après-midi et les voyageurs devaient
 « partir le lendemain de grand matin. La veille au soir,
 « quelques minutes après huit heures, pendant la prière,
 « j'entends parler au parloir. Je descends et je trouve ma
 « petite Elise de retour, son linge attaché dans un petit
 « châle et elle-même enveloppée dans une couverture blan-
 « che. Sa mère était avec elle, je leur demandai le sujet
 « de leur visite nocturne, et notre petite de me répondre
 « de suite : « Ça s'ennuyait, ma Sœur, chez nous, et ça
 « s'en vient, avec son petit bûlin. » Elle entra alors toute
 « fière à la salle et reprit sa place dans son petit lit, heu-
 « reuse et contente de se retrouver dans la *Maison de la*
 « *Prière*.

« Ordinairement, beaucoup de vigilance est nécessaire
 « pour les enfants, car dans les différents Forts où ils se
 « trouvent avant que nous le recevions, ils sont bien
 « exposés. Les parents (il faut pourtant que j'en excepte
 « quelques-uns) comprennent peu leur devoir à cet égard.
 « Qu'il est pénible, ma Très Honorée Mère, de voir des
 « enfants de huit, dix, onze ans qui ont déjà le cœur gâté !

« Grâce à Dieu, il y a bien des exceptions à cette règle générale, le Seigneur a ses Elus partout.

« Parmi nos pensionnaires se trouve une petite fille de cinq ans. Elle est métisse. Son père est Canadien et sa mère Montagnaise. Elle est charmante; petite tête frisée, beaux yeux bleus, et blanche comme une petite Européenne. (ce qu'on ne voit pas souvent dans ce pays.) Elle est d'une modestie un peu extraordinaire, dans un enfant si jeune. L'autre jour voulant lui faire sa petite toilette, je lui ôtai sa robe. Elle se mit aussitôt à pleurer et me dit d'un ton suppliant: « Ma Sœur, mets-moi ma robe, elles vont voir moi. » En disant ces mots, elle se couvrit de mon tablier. Jalouse de conserver intact un petit cœur si pur, (chose hélas! si rare dans ce pauvre pays du Nord) j'acquiesçai bien vite à sa demande.

« N'est-ce pas que nous aurions le droit de nous trouver bien dédommagés de tous nos sacrifices, si nous avions le bonheur de conserver d'innocence à ces pauvres enfants, ou de faire recouvrer ce précieux trésor à ceux qui ont eu le malheur de le perdre? »

NOTES

Sur les Missions de St. Albert, de l'Île à la Crosse, de Notre-Dame-des-Victoires au Lac Labiche.

MISSION DE ST. ALBERT, (Asile Youville). — Nos Sœurs de la Mission de St. Albert, nous écrivaient en date du 14 Août 1870, qu'une cruelle épidémie sévissait depuis le printemps et que déjà plus de cent métis avaient succombé à la maladie. En trois ou quatre jours de souffrances, ces pauvres enfants des bois se voyaient réduits aux portes du tombeau. La frayeur et l'épouvante s'étaient tellement emparées de ces pauvres Indiens qu'ils abandonnaient leurs propres parents, dès qu'ils les voyaient atteints de la maladie, et fuyaient.

« Il me semble, ma Très-Honorée Mère, » écrivait la Supérieure de St. Albert, « que vous vous êtes souvent demandé en entendant parler de cette épidémie, que font nos chères Sœurs durant cette épreuve ? » Permettez que je fasse ici notre petit éloge, d'autant plus que je parle à une mère et à des sœurs. Donc, ma chère Mère, le souvenir du typhus, en l'année 1847 à Montréal, et les opérations de nos Sœurs en cette triste et mémorable époque, nous tracèrent notre ligne de conduite dans cette circonstance. Si le Bon Dieu ne nous a pas jugées dignes de la couronne du martyr comme nos Sept Sœurs privilégiées du typhus, j'aime du moins à croire que ce Bon Maître n'aura pas à nous reprocher d'avoir négligé le soin de nos chers malades. Chacune de nous aurait été heureuse de donner sa vie pour ces nouveaux pestiférés et dans cet espoir nous nous empressions de les secourir. Outre la maladie d'une de nos Sœurs qui a failli étouffer d'un mal de gorge qui l'a réduite à l'extrémité, au fort de cette épidémie, nos enfants au nombre de quatorze, ont tous passé à la fois par la maladie. Nous avons eu jusqu'à vingt malades dans notre petit Asile. En donnant nos soins à ces pauvres enfants, nous allions de loge en loge visiter les pauvres pestiférés, passer leurs plaies, leur porter des remèdes, etc., etc..... Le jour ne suffisant

pas à tant de besogne, nous y avons employé la nuit même.

« Les pauvres malades voyant que la mort faisait moins de victimes à l'Hospice que dans les loges, voulaient à tout prix se faire traiter ici. C'est alors que nous aurions désiré plus vivement encore être plus nombreuses, pour voler au secours de ces pauvres malheureux. Mais déjà nos forces s'y refusaient.

« Ces fièvres malignes décomposaient tellement la chair du malade qu'en deux ou trois jours son corps n'était plus qu'un amas de pourriture où les vers fourmillaient. Or, je vous laisse à penser, ma Mère, quelle odeur devaient exhaler ces pauvres moribonds et quelle force il fallait avoir pour panser ces horribles plaies.

« Après avoir passé quatre longs mois sur ce champ lugubre, marchant entre les morts et les mourants, nous survivons toutes quatre à ce terrible fléau.

« Le deuil est général. Pas une famille qui n'ait à pleurer la perte de quelqu'un de ses membres. Le tiers de la population a disparu et le nombre des morts à St. Albert s'élève à deux cents quatre-vingts. Il y a des familles entièrement détruites et dans beaucoup d'autres un seul membre a survécu.

« Ce fléau est passé : mais la disette semble nous menacer. Ces deux dernières années, les récoltes ayant été à peu près nulles, nous avons, presque tout le temps, suivi le régime sauvage, c'est-à-dire mangé de la viande sèche ou du poisson, sans pain.

En parlant de la répugnance qu'elle éprouvait à ce régime, l'une de nos Sœurs écrivait : « Notre pauvreté est extrême : il faut être pressé par la faim pour se rendre au Réfectoire. Que de fois, en allant prendre ma réfection, je disais : « Mon Dieu, je sais bien que la nourriture que je vais prendre va me rendre malade, mais je vous l'offre, ô mon Dieu, pour votre amour et pour l'expiation de mes péchés ; je vous offre aussi de plus cette mortification pour toutes les personnes qui me sont chères. »

Cependant, au milieu de ces privations de tout genre, elle ajoutait : « Ne pensez pas, ma Bonne Mère et mes très-chères Sœurs, que cela me fasse de la peine, au contraire je bénis le bon Dieu, et puisque je ne suis pas assez généreuse pour me mortifier moi-même, je tâche de bien recevoir ce que la divine Providence m'envoie. Toutefois,

je n'ai presque plus de forces; le moindre travail m'abat.

« Que de bien nous pourrions faire, que d'orphelins à qui nous pourrions donner l'hospitalité, si nos moyens répondaient à nos désirs » !!!.....

Leur classe qui avait été interrompue depuis le commencement de la maladie est de nouveau ouverte et quarante enfants la fréquentent sans compter les quatorze orphelins que nos Sœurs élèvent dans leur maison.

MISSION DE L'ILE A LA CROSSE.

HOPITAL ST. BRUNO. — Après avoir fait connaître par quelques détails les misères de la Mission de St. Albert, nous pourrions en dire autant de toutes nos autres missions établies dans le Nord-Ouest; ainsi nos Sœurs de Notre-Dame-des-Victoires au Lac Labiche et celles de St. Jean-Baptiste de l'Île à la Crosse ont éprouvé et éprouvent encore de grandes privations.

La première année que nos Sœurs passèrent à l'Île à la Crosse, Elles n'eurent absolument pour toute nourriture que du poisson et de la viande, pas une patate, pas un morceau de pain.

En 1868, les récoltes ayant mieux réussi, elles recueillaient une certaine quantité de blé et autres menus grains. Pour la première fois enfin, les Missionnaires devaient avoir du pain à l'Île à la Crosse; pain gagné à la sueur de leur front. Mais Dieu, qui éprouve ses Elus en mille manières, leur montra seulement ce fruit de leurs travaux..... Elles n'en goûtèrent pas. Un incendie éclata soudain au Palais Episcopal de l'Evêque, et en réduisant en cendres la maison et ses dépendances, le feu consuma en même temps grains et provisions.

« Dieu soit béni, » écrivait une de nos Sœurs, « nous nous flattions de jouir d'un certain confortable à la mission, mais voilà que ce Bon Maître nous replace sur la croix nue. C'est la place d'une Sœur de Charité. Elle a pris la croix pour son héritage. »

Plus tard une cruelle maladie sévissait dans cette mission. Les pauvres Métis et Sauvages tombaient tout vivant en pourriture, et point d'autres médecins que nos Sœurs. Elles nous écrivaient en cette occasion, qu'elles étaient debout le jour et une partie de la nuit pour panser les plaies des malades, allant de loge en loge, ne se reposant que lorsque les forces leur manquaient absolument. La malpropreté et l'odeur qui s'exhalaient de ces corps humains tombant en putréfaction les faisaient reculer d'horreur. Le nombre de plaies qu'elles pensèrent dans cette circonstance paraîtrait fabuleux, si lles n'en avaient conservé le chiffre : c'est par milliers.

Quant à la mission de Notre Dame des Victoires au Lac Labiche, à part les maladies contagieuses et le feu dont le Seigneur les a préservées jusqu'à ce jour, les misères sont les mêmes à peu près que dans les autres missions, tant pour la nourriture que pour le travail, etc.

Là comme dans les autres missions, la moisson serait abondante si les ressources étaient en rapport avec les nombreux besoins de la population, et la France qui, tous les ans, venait au secours de ces pauvres missions du Nord, ne pourra rien faire pour Elles après la terrible guerre qui vient d'avoir lieu ; aucune allocution ne leur sera faite d'ici à longtemps..... Que vont donc devenir ces pauvres missions, si le Canada ne vient à leur secours !..... Mais espérons, car ces chères Sœurs ont laissé en Canada, leur chère patrie, des parents, des amis, des bienfaiteurs qui pensent encore à elles.

LETTRE

du R. P. Fourmont, au R. P. Charpeney, O. M. I. à Montréal.

Mission du lac Ste. Anne,
le 2 Janvier 1871.

Mon révérend et cher père Charpeney,

.....
.....
Je vais continuer à vous entretenir de nos terribles épreuves comme j'avais déjà commencé de le faire dans ma dernière lettre. Jusqu'à ce jour nous avons perdu environ trois cents personnes tombées sous les coups redoutables du fléau de Dieu. C'est, à quelque chose près, le tiers de notre petite population de St. Albert, je ne parle pas des sauvages des prairies dont un grand nombre aussi ont été moissonnés.

Déjà je crois vous avoir écrit que je devais partir pour accompagner nos chasseurs à la prairie. C'est en effet, ce qui a eu lieu, et me voici de retour sain et sauf, grâce à l'assistance toute providentielle des SS. Cœurs de Jésus et de Marie, et à la protection spéciale du bon St. Joseph. Car j'ai passé par bien des dangers, et comme l'on dit en pareil cas, j'en ai vu de rudes. Nous avons laissé cent vingt trois morts dans la grande prairie : que de misères ! que de souffrances dont j'ai été témoin ! Vos malades les plus pauvres, ont au moins une paillasse sur laquelle ils reposent tranquillement leurs membres endoloris. Dans notre long voyage à travers l'immense désert, nos pauvres pestiférés n'avaient qu'une mauvaise couverture, ou bien une vieille robe de buffalo, quelques fois même que le foin de la prairie ; encore ne pouvaient-ils ainsi reposer plus de trois ou quatre jours, quelque fois moins, par suite de la nécessité de lever le camp et de marcher en avant pour faire des vivres ; alors quels cahotements dans cet affreux désert rempli de mille buttes, de mille trous servant de tanières aux bêtes fauves, surtout avec des charrettes sauvages ! Chaque caravane, était vraiment,

un martyr pour nos pauvres malades, malgré toutes les précautions possibles; quoiqu' nos marches fussent bien courtes, ils arrivaient ordinairement meurtris, broyés, expirant presque de douleur. Pauvres sauvages qu'ils étaient à plaindre ! et cependant je ne me souviens pas en avoir entendu un seul, se plaindre, ou murmurer. Ils faisaient le touchant aveu de leurs péchés, disant, qu'ils méritaient encore bien plus de souffrances, et ils se remettaient entre les mains du bon Dieu avec une admirable résignation. Ils meurent de la mort des saints, fortifiés par les grâces innéfastes des sacrements de pénitence, de l'Eucharistie et d'Extrême-Onction, souvent en prononçant les noms mille fois bénis de Jésus et de Marie.

Mais, me direz-vous, comment faisiez-vous pour donner le Saint-Viatique à ces pauvres moribonds ? Le bon Jésus est si bon, son cœur adorable ajoute tant de délices à reposer sur le cœur d'un simple mortel surtout quand ce pauvre cœur défaille sous le poids de la souffrance et de l'affliction, qu'il m'a inspiré comment faire dans de pareilles circonstances. Tous les jours j'avais le bonheur de célébrer la très-sainte Messe et de la chanter sous ma petite tente de toile qui me tenait lieu de chapelle et sur une caisse en guise d'autel ! *O res mirabilis !* Alors il est bien facile de se rappeler le petit Jésus de Bethléem, qui, plus tard, n'avait pas une pierre où reposer sa tête adorable.

Chaque jour je prenais note de ceux que je trouvais en danger. Le matin avant ma messe je les visitais de nouveau, puis à l'autel, je consacrais autant d'hosties qu'il y avait de moribonds à communier. Après la sainte Messe nous chantions trois fois le *Parce Domine*, suivi des invocations aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie, à saint Joseph, à saint Roch, à saint Sébastien et à nos bons anges gardiens, ensuite le *Tantum ergo* suivi de la bénédiction du Très-Saint Sacrement, après quoi nous partions en procession tout autour du camp, chantant soit le *Parce Domine*, soit l'*Adoremus*, soit quelques Cantiques Sauvages en l'honneur de la Très-Sainte et adorable Eucharistie. Nous fisions autant de stations qu'il y avait de loges à visiter. Comme c'était touchant ! Comme mes pauvres malades étaient heureux de pouvoir ainsi se fortifier le cœur du pain de vie descendu du ciel ! Alors disaient-ils souvent : « je ne crains plus rien, qu'il soit fait

selon le bon plaisir du grand Esprit ; le bon Jésus est dans mon cœur, j'espère tout de son infinie miséricorde. »

Quelque touchantes qu'eussent d'ordinaire nos processions du St. Sacrement, elles le furent encore bien plus lorsque Mgr. Grandin, ce bon et saint pasteur, toujours prêt à donner sa vie pour ses brebis, fut accouru à notre secours. Quel zèle ! quelle infatigable charité dans le cœur de ce pieux Prélat. A peine arrivait-il de son long voyage du Caribou, voyage de cinq cents lieues, ayant consolé, béni, soigné partout les pestiférés sur son passage, qu'il quitte de nouveau St. Albert pour venir nous consoler à notre tour. Alors bien entendu, c'est lui qui, dans les processions quotidiennes, portait dans ses mains vénérables le Dieu d'amour aux pauvres enfants du désert et moi j'étais bien heureux de l'assister dans cette si touchante cérémonie. Il voulut lui-même visiter toutes les loges et s'assurer de la manière dont on soignait chaque malade. Ayant rencontré une loge habitée par trois moribonds à peu près délaissés, il ne voulut pas confier à d'autres le soin de les veiller. Le soir donc, une chandelle d'une main et son breviaire de l'autre, il se rendait à cette pauvre loge. Avec un pareil exemple sous les yeux, assurément il ne m'eût pas été facile de reposer tranquillement sur la peau de buffle qui me sert de lit ; d'ailleurs, ne dit-on pas que l'exemple est contagieux.

Me souvenant que la femme de Paul, mon garde-malade et mon maître d'hôtel, était mourante et que ce pauvre homme, épuisé qu'il était de veilles et de fatigues, devait avoir un besoin urgent de clore l'œil, je me rends à sa loge et lui ordonne d'aller prendre une place au Palais Episcopal ; il ne se le fit pas dire deux fois, et à peine rendu il dormait comme un mort.

Il était environ trois heures du matin, lorsqu'il arrive encore les yeux à moitié fermés et avec la mine d'un homme qui a fait un mauvais rêve. « Et pourquoi, lui dis-je, arrives-tu si vite, je ne sens pas encore le besoin de reposer, et toi tu as besoin de dormir tranquille. » Mais cela ne lui fut pas facile, comme je l'ai su depuis de la bouche même de Monseigneur. Paul ne se vanta pas de son aventure, qui est celle-ci :

Sa Grandeur, remplacée enfin par un autre garde-malade qui était venu prendre sa place, était allé au Palais Episcopal bien disposé à prendre quelques heures de

repos. Mais à peine avait-Elle clos sa paupière fatiguée, qu'on vient demander un prêtre pour aller aux malades. Alors Monseigneur, pensant bien que je dormais tout à mon aise à ses côtés, et trouvant juste que je partageasse un peu avec lui le mérite de l'apostolat, se tourne du côté du voisin, en s'écriant : « Père Fourmont ! Père Fourmont ! allez donc à votre tour. » Un fort ronflement fut toute la réponse qu'il obtint ; trois fois il renouvela la même invitation, en mettant des *forte* à sa voix, et trois fois la même réponse. « C'est singulier, se dit alors Sa Grandeur. Comment ! ce bon Père me dit encore qu'il ne dort que d'un œil et que le moindre bruit suffit pour lui fait ouvrir l'autre ; et le voilà qu'il souffle comme un soufflet de forge, sans qu'il y ait moyen de l'éveiller. » Enfin, Sa Grandeur crut devoir passer aux voies de fait, et alors poussant le prétendu Père Fourmont, il réitère d'un ton plus accentué encore son invitation ; enfin il réussit cette fois. Mais, ô surprise ! le Père Fourmont est métamorphosé dans la personne de ce pauvre Paul, qui répond encore à moitié endormi par ces paroles : « — Que voulez-vous, Monseigneur. » — « Où est le Père ? » — « — Dans ma loge, cà il veille à ma place. » — « Ah ! c'est autre chose. »

Sa Grandeur ne fût que quelques jours au milieu de nous, bientôt Elle nous quitta bien attristés de son départ mais bien consolés des précieuses bénédictions qu'Elle nous ; laissait et des bonnes paroles qu'Elle nous avait adressées.

La terrible maladie de la picotte n'a pas été la seule épreuve de ce long voyage de deux mois ; un jour nous avons failli tous brûler vifs par le feu des prairies. Quel spectacle ! Quelle image effrayante de l'enfer ! Que nous devons de grandes actions de grâces, à la Divine Providence de nous avoir conservés presque miraculeusement. Si le feu eût tombé sur nous la nuit, ou bien au moment de la simple *débridée* du midi, où nous dinions au milieu du grand foin, il est à croire qu'à moins d'un miracle de premier ordre, nous eussions tous été rôtis, sans qu'il en fut échappé un seul pour aller rapporter la triste nouvelle. Mais encore une fois la Divine Providence veillait sur nous et a permis que ce nouveau fléau ne vint nous surprendre que dans une place où nous étions campés depuis plusieurs jours, si bien que le *Rond* ou nous parquions nos

chevaux la nuit et où nous les enfermions avec nos charrettes étant complètement dépouillés de sa parure de foin, fut pour nous un asile contre la fureur des flammes; c'est là que nous nous retirions à l'approche du danger. Dès les premiers jours de notre entrée dans la grande prairie, c'est-à-dire les premiers jours de Septembre, nous avons aperçu au loin quelques tourbillons de fumée, nous ne nous en inquiétâmes pas beaucoup, le vent ne les poussant pas dans notre direction. Le 9 septembre, ce fût autre chose; le vent s'était porté sur nous, et les tourbillons de fumée se rapprochaient évidemment de nous et menaçaient d'embraser toute la prairie. Tout le monde était inquiet. Le grand Chef voyant le danger devenu sérieux, arbore son pavillon, en signe de détresse; à ce signal tous ses conseillers viennent se ranger autour de lui, pour délibérer. La délibération fut vite faite, et tous décidèrent qu'il n'y avait que le Grand Esprit qui pût nous sauver, qu'il fallait s'empresser de demander des prières publiques à l'homme de la prière; c'est ce que l'on fit aussitôt en députant un cyprès à cette fin. Vite je fais retentir ma grosse sonnette, tandis que le crieur public de son côté invite tous ceux qui peuvent encore se traîner à venir prier devant ma tante. Tous accourent sur le champ à l'exception des pauvres malades, qui prient sur leurs couches de douleur le Grand Esprit de les prendre en pitié à l'exception encore d'un autre homme qui sous prétexte d'affaires ne veut pas prier; ce fut le seul qui passa par les flammes dont il sortit à moitié rôti.

Nous récitâmes le chapelet, les litanies de la Très-Sainte Vierge, nous chantâmes aussi le *Parce Domine* et nos invocations accoutumées, puis je renvoyai tout le monde chacun à son poste, afin de veiller sur les loges et les malades.

Cependant l'incendie court sur nous avec la vitesse d'une locomotive lancée à toute vapeur, lançant dans les airs d'épouvantables volcans de noire fumée et cachant dans les massifs de saules qui nous entourent ses flammes dévorantes. Enfin le feu paraît sur nous de tous côtés; alors un cri se fait entendre: « Dans le rond dans le rond! vite dans le rond. » Puis en un clin d'œil les loges tombent les malades se traînent comme ils peuvent, ou sont portés dans ce rond salutaire.

A peine étions-nous entassés ainsi pêle-mêle, charrettes,

malades, caisses, gens, chevaux, perches de loges, etc. qu'un cercle de feu nous enveloppait et consumait les quelques loges qu'on avait pas eu le temps de sauver ; de ce nombre était celle de mon pauvre guide, s'oubliant lui-même pour aider son beau-père à sauver ses malades ; je travaillais à la sauver moi-même, lorsqu'il m'appelle à son secours ; les flammes arrivaient furieuses, au milieu d'eux, épouvantable tempête de fumée qui nous aveuglait et nous étouffait, il ne pouvait emporter sa chère belle-mère ; j'accours à son secours et nous portons nous deux la pauvre infirme en lieu de sûreté. Heureusement le terrible fléau passa aussitôt qu'il était venu. Alors, nous pûmes respirer, et remercier le bon Dieu qui nous avait tous conservés. Autre épreuve encore : l'incendie avait fait fuir au loin les grosses bandes de buffalos, nous ne pûmes à cause de nombreux malades qui nous encombraient marcher assez vite pour les rejoindre ; en conséquence nous n'avons pu faire de vivres pour l'hiver ; à peine pouvions-nous trouver la nourriture de chaque jour, vivant de quelques buffles égarés, de loups, castors, perdrix, chevreuils, voire même de rats, d'outardes, enfin de ce que nous pouvions attraper, et souvent les pauvres chasseurs n'attrapaient rien.

Dans ces pénibles circonstances nous avons éprouvé de nouveau la générosité du bon M. Christie, le bourgeois du fort des Prairies, qui nous a envoyé un don magnifique de sucre, thé, tabac, poudre, balles, plomb, etc. etc. J'oubliais de vous dire que le jour de l'incendie au matin trente chasseurs partis pour la chasse disent avoir vu dans le disque du soleil levant, empourpré par la boucanne, une croix, puis un cœur, un ostensor, une église, etc. Tous croient au miracle.

Adieu bien cher Père, respects et amitiés à tous les Pères et Frères de la Maison de Montréal.

J. FOURMONT, O. M. I.

UNE EXCURSION CHEZ LES ESQUIMAUX.

Nous publions sous ce titre, les extraits suivants d'un journal adressé au Très-Révérend Père Fabre, supérieur général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, par le Révérend Père Petitot, le courageux apôtre et le savant explorateur des régions boréales. Au point de vue ethnographique, comme au point de vue religieux, ces extraits offrent un intérêt immense.

à Rivière Niro-tunar-luk,
24 juin 1868.

Le 8 juin, je quittai le fort Good-Hoop. Je n'emportais dans mon canot qu'un bagage très-mince, afin d'offrir le moins d'appât à la cupidité des Esquimaux ; une petite cassette d'un pied et demi de long contenait tout mon avoir, consistant en filets de pêche, livres de prières, et en tabac, seule monnaie reconnue par ces peuples si étrangers à la civilisation. J'étais assez bien muni de provisions de bouche ; je devais en réserver une partie, afin de m'assurer des vivres pour le retour.

Le soir même du départ, nous allâmes prendre notre repas à une huitaine de lieues de Good Hope, sur un emplacement tristement célèbre.

C'est là qu'en 1842 deux femmes, chassées du fort Good-Hope par la famine, massacrèrent un Orcadien et un Écossais porteurs du courrier d'hiver. Ayant eu l'imprudence de s'arrêter au campement de ces deux femmes, pour y passer la nuit, ils s'endormirent pour ne plus s'éveiller. Ils furent assommés dans leur sommeil, charcutés comme de vils animaux, et durant plusieurs jours ils servirent d'aliment à ces femmes dénaturées. J'ai pu voir encore, à peu près de trente ans d'intervalle, les débris du campement, et retrouver, gisant sur le sol, quelques-uns des ossements des victimes ; je les ai ensevelis sous la mousse. — Cette famine de 1842 fut si horrible, que les Peaux-de-Lièvres, réduits à la dernière extrémité et ne recevant

aucun secours du fort, se ruèrent sur leurs propres parents et les égorgèrent pour assouvir leur faim ; des enfants dévorèrent les membres de leur père, et des mères, le fruit de leurs entrailles.

Je poursuis ma route. Nous venons de parcourir la Grande-Vue, expansion du Mackensie semblable à un lac et bordé de la *montagne aux Truites* et de la *chaussée aux Castors* ; l'œil s'y étend à près de douze lieues en ligne droite, et une épaisse colonne de brouillard lui donne l'aspect des mers arctiques.

Le 11 juin, quelques feuilles se montrent aux arbres, les glaçons que charriait le fleuve lors de notre départ ont disparu ; nous doublons la pointe où s'élevait jadis le fort Good Hope. Il fut détruit par une inondation en 1831, et transporté au lieu qu'il occupe présentement. Deux jours après, nous arrivions à la rivière Tsi-kka-tchig ou rivière au Vermillon, connue des Canadiens sous le nom de *rivière Rouge*. (1)

Ce cours d'eau se jette dans le Mackensie sous le 67°27' latitude N. et le 133°31' longitude O. de Greenwich, et à l'extrémité nord de ce rétrécissement du fleuve qui a reçu de l'infortuné capitaine Franklin (2) le nom de *Narrow*, ou détroit. Resserré entre des falaises à pic de cinquante à cent cinquante pieds de haut, le fleuve Mackensie y a huit brasses de profondeur et son courant n'est pas moindre de 13 milles à l'heure. Ce lieu sert de limite entre les nations des Dindjié ou Loucheux et des Innoït ou Esquimaux. Ceux-ci ne l'on franchi qu'une fois, et ça été pour massacrer quarante Loucheux campés au confluent de la Schital-Craingce. C'est dans les rochers du Narrow, et non dans ceux de Good-Hope, comme l'avance le docteur Richardson dans son *Arctic Searching Expedition*, que les Esquimaux se pourvoyaient autrefois de pierres plates dont ils fabriquaient des couteaux et des dards de harpons. J'ai trouvé beaucoup d'inexactitudes de ce genre dans les livres des voyageurs et des marins, d'ailleurs célèbres et respectables, qui ont écrit sur ses contrées. Les Innoït nomment la rivière rouge *Kradziark*.

Après avoir passé seulement une nuit à Tsi-kka-tchig

(1) Il ne faut pas confondre ce cours d'eau avec la Rivière-Rouge dont Mgr Taché est évêque ; celle-ci est à plus de mille lieues au sud.

(2) Sir John Franklin, est mort en 1840 sur les côtes d'une île de la Mer Polaire.

en la compagnie de nos bons Dindjié catholiques, je m'embarquai pour le fort Peel-River. A la Pointe-Séparation, désormais célèbre par les voyages des Franklin, des Richardson, des Backs et des Kendall, je fis une *cache* de provisions et d'objets de première nécessité, tels que souliers, allumettes, amadou, filets de pêche, etc., que je renfermai dans un sac imperméable qui fut suspendu dans le plus grand sapin que nous pûmes trouver. C'est de la conservation de ces provisions que dépendait la sécurité de mon retour.

Quelques heures après, nous nous trouvions dans les deltas du fleuve, formés par quatre branches principales, qui se divisent en une multitude de canaux. Entrés dans le chenal occidental, nous le trouvâmes obstrué de banquettes, qui se mirent en marche vers minuit et nous encerclèrent complètement. Ce ne fut ni sans peine ni sans danger que nous pûmes diriger notre fragile pirogue d'écorce au milieu de ces masses mouvantes et mugissantes, à la force desquelles s'ajoutait encore celle d'un courant rapide. Nous fûmes contraint d'aborder à un rivage détrempé par la crue des eaux et jonché de glaçons qui en avaient littéralement haché les petits saules, seuls végétaux qu'on trouve dans quelques-uns de ces deltas. Nous dûmes donc prendre notre repos sur une boue mouvante et glacée, recouverte seulement de quelques branches de saule.

J'ai prononcé tout à l'heure le mot de minuit. Quoique ce ne soit pas chose nouvelle pour moi de voir le soleil sur l'horizon à pareille heure, jamais ce phénomène ne m'avait autant impressionné. L'astre n'a point pris, comme à Good-Hope, une teinte rouge ou violacée, il ne s'est point assombri, et cependant la couleur qu'il projetait sur les Montagnes Rocheuses, dites ici *chaines Richardson*, était celle du soir. Comme par un secret enchantement, cette couleur sanguinolente est devenue dorée, l'air a fraîchi, les montagnes bleuâtres se sont épanouies, cette vapeur du soir qui les emprisonnait s'est déchirée comme un voile et a laissé apercevoir leurs crêtes éclatantes de neige et leurs linéaments osseux. Ce n'était plus le soir, c'était le matin. Un instant avait opéré cette merveilleuse transformation et cet instant avait échappé à mon observation, comme le *quid est* de tout fait scientifique.

Ces lieux si reculés, si déserts, si inhospitaliers ne sont

pas une terre inconnue ; les voyages de découverte des navigateurs déjà cités les ont illustrés à jamais : le 3 juillet 1816, Franklin se dirigeait par cette même branche occidentale vers l'Océan, où l'avait précédé Alexandre Mackenzie, qui, le 10 juillet 1789, trouva la branche du milieu couverte de banquises, comme elle l'était lors de mon passage.

Vers midi nous entrâmes dans la rivière Arvéron, la *Trélliétnillén* des Loucheux, que Franklin appela du nom de sir Robert Peel, en 1826. Eu égard à la multiplicité de ses bouches, qui forment quantité de deltas au milieu des deltas du Mackenzie, ce n'est d'abord qu'un cours d'eau très-minime ; mais dès que l'on parvient, en remontant le courant, dans la rivière mère, la Peel s'offre large et majestueuse sur un mille de largeur en quelques endroits. Les terres sédimenteuses, à travers lesquelles elle roule ses eaux, sont cause que son lit s'agrandit d'année en année, et même de jour en jour, par les éboulements continuels qui s'y forment. Celle des embouchures que je remontai, où les Esquimaux ont massacré un parti de Loucheux, il y a une vingtaine d'années, est indiquée par trois *mais* ou sapins dépouillés d'une partie de leurs branches. Tous les deltas du fleuve, où il y a des bois, ont, à chacun de leur extrémités, de ces *mais* placés par les Esquimaux, pour leur servir de point de repère. C'est là leur secret, ils sont maîtres et rois au milieu de ce labyrinthe d'îles et de chenaux où jamais Loucheux ne s'aventure. Mais les blancs ont éventé ce secret : tout chenal où se montrent un seul *mai* est une impasse ; la présence de plusieurs *mais* indique que le chenal offre une route sûre et un débouché dans une des quatre branches du fleuve.

Le samedi 13, j'arrivai au fort Peel's-River, nommé aussi fort Mac-Pherson, après avoir parcouru par eau 253 milles géographiques (468 kil.) depuis Good Hope, et 552 (1021 kil.) depuis le lac d'Ours.

Les Esquimaux arrivèrent au fort quelques jours après moi, pour la traite de leurs fourrures. Le vieillard, chez qui le R. P. Séguin avait demeuré l'été dernier, avait envoyé son beau-fils pour m'emmener vers lui ; mais le commis du fort ayant mis ce jeune homme en réquisition pour descendre au fort Simpson, je me suis vu contraint de choisir un autre protecteur pendant le séjour que je me propose de faire chez ce peuple farouche et soupçonneux.

J'ai fait choix de deux petits chefs nommés, l'un Inontak-rark et l'autre Anutchinak, braves gens, autant qu'un Esquimeau peut l'être.

Ils ne savent pas ce que je viens faire parmi eux ; il n'y a pas assez longtemps qu'ils nous voient, et ils ont dans les protestants un trop mauvais voisinage pour avoir une juste idée de ce que nous sommes et de ce que nous prétendons. A leurs yeux mon voyage n'a d'autre but que de manger de la baleine ou du marsouin, d'autres pensent que je me rends chez eux pour chasser le phoque ; les mieux intentionnés croient tout bonnement que j'y vais pour leur donner du tabac. C'est exactement tout ce que les Innoït ont pensé des navigateurs arctiques ; quand ils les voyaient observer les astres pour s'assurer de la latitude, ils s'imaginaient qu'on y lisait les meilleurs gîtes de phoques. Manger, chasser pour manger, dormir pour mieux digérer, puis manger encore, c'est là toute leur vie. Indépendamment de cet appetit hyperboréen qu'ils me prêtent, ils croient encore que je suis un *an-rékok* ou sorcier. Je ne m'en étonne guère ; les Flancs-de-Chien infiniment plus civilisés que les Esquimaux, la plupart même de nos chrétiens, ne sont pas entièrement dépouillés de ce préjugé, que notre pouvoir occulte va jusqu'à causer la mort à distance et par quelques paroles mystérieuses. Seulement, chez les Innoït, cette réputation m'expose au redoutable *tsavi-ratsiark*, arme que la main esquimaude manie si dextrement.

En faisant leur dénombrement, j'ai remarqué chez eux cette singulière habitude, qui est propre aussi à nos Dénés, de ne point décliner leur nom en présence d'un tiers. Regardent ils comme inconvenant de se nommer soi-même ? Je ne le pense pas, ils ont trop d'orgueil pour cela ; mais il y a là-dessous quelque superstition que je n'ai pu découvrir. Il est singulier de voir un Esquimau interpellé sur son nom, se tourner vers un de ses compatriotes et lui dire : « Comment est-ce que je m'appelle ? » et celui-ci de répondre pour son camarade, qui lui rendra ensuite le même service.

Les Esquimaux qui avoisinent le Mackenzie sont dans la coutume de se percer les joues pour y introduire des osselets garnis de rassades bleues (*tutarik*) ou de boutons de pierre blanche (*tchimnik*). C'est à l'âge de puberté que les enfants mâles subissent cette opération, qu'ils disent

moins douloureuse que celle du percement du septum du nez et du cartillage des oreilles. Je ne puis m'empêcher de trouver une certaine similitude entre cet usage et celui auquel sont soumis les enfants à la Nouvelle-Hollande, à qui ont fait l'amputation de deux dents dès qu'ils atteignent l'âge de perbuté. Un autre usage des Esquimaux consiste à porter une large tonsure, et cela leur est commun avec les Dénés. Je leur ai demandé dans quel but ils se rasent ainsi l'occiput; ils m'ont répondu que c'est afin que le soleil échauffe leur cerveau pour transmettre ensuite au cœur sa chaleur bienfaisante.

Je crois que les Innoït adorent le soleil, à l'instar de certains peuples de l'Asie et des nations éteintes du Pérou et de la Louisiane. Voici ce qui me porte à le croire; nos Esquimaux avalent la fumée du tabac, mais ils lancent la première bouffée vers l'astre du jour, coutume qui était aussi en vigueur chez les Natchez; et cependant on ne peut dire qu'elle soit antique chez les Innoït, puisqu'il n'y a pas plus de dix à douze ans qu'ils connaissent le tabac. On a remarqué également que leurs morts ont tous la tête placée vers l'ouest, envisageant ainsi le soleil levant. Enfin, un vieux chef m'a dit ces jours derniers, en me montrant cet astre dans toute sa splendeur: «Il est bon celui-là, c'est notre père à tous, n'est-ce pas? il nous réchauffe et nous fait le cœur fort.»

Ces malheureux s'imaginent voir à chaque pas des génies malfaisants; vous les entendez jeter des cris perçants lorsqu'une mouche à viande ou une libellule effleure leur visage; ils poursuivent le pauvre insecte à outrance jusqu'à ce qu'ils l'aient détruit. A leur frayeur on peut juger qu'ils attribuent à ces petits êtres ailés une immense malignité. Le culte des fétiches est poussé chez eux à un haut degré. Mais c'est *torn rark* (le diable) qui a toute leur confiance, c'est à lui que s'adressent les *an-réhoït* ou conjureurs dans leurs scènes de jonglerie (*unin-oyuark*), et à voir les grimacés qu'ils lui font, la colère et les menaces avec lesquelles ils lui commandent, on peut croire que celui qui gouverne le monde *in virgá ferréa* n'est pas toujours débonnaire pour ses victimes.

L'évangélisation des Innoït présente beaucoup de difficultés. Voici les principales:

1^o La grande influence des jongleurs. En cas de mort, ils désignent la personne qu'ils soupçonnent de l'avoir

causée, et ils la livrent à la vengeance des parents du défunt. Ils s'attribuent le pouvoir de procurer la mort de leurs ennemis à distance, par des malélices. Pour le moment, les *an-rékoït* sont divisés à mon sujet : les uns disent que les prêtres sont cause des épidémies qui ont moissonné leurs proches, les autres soutiennent le contraire.

2^o Le peu de confiance qu'ils nous témoignent, et le mépris qu'ils montrent pour tout ce qui n'est pas de leur race, surtout pour les Peaux-Rouges ; or, comme je parle la langue des Montagnais, et que je me présente chez eux avec deux sauvages de cette nation pour serviteurs, c'est là un très-mauvais certificat.

3^o L'extrême débordement de leurs mœurs. Il est difficile de rencontrer un peuple plus cynique et plus éhonté. En cela, ils s'éloignent diamétralement de nos Peaux-Rouges, dont les mœurs sont relativement chastes.

Aussi, je crois bien que vous ne recevrez aucune annonce de baptêmes, par cette lettre. D'ailleurs, avant de convertir et de baptiser, il faut instruire, et, avant d'instruire, il faut pouvoir comprendre et se faire comprendre. Nous n'avons pas ici d'interprète esquimau ; il me faut donc tout faire moi-même, surprendre les arcanes de la langue *innok* et son génie. C'est à cette fin que je me suis embarqué avec eux, au grand péril de ma vie.

Nous sommes sur un terrain encore nouveau, le plus neuf peut être qui soit sous le soleil. Il faut bien le dire, au risque de passer pour présomptueux, Ross, Becchey, Richardson, Sloop, Franklin même, et généralement tous les voyageurs qui ont écrit sur les Esquimaux, ne les ont pas fait connaître tels qu'ils sont. Ces écrivains sont très-excusables : leur ignorance de la langue, le séjour de peu de durée qu'ils ont fait dans ces contrées, leurs occupations variées, ne leur ont permis de dépeindre les Esquimaux que d'une manière superficielle. L'appareil militaire avec lequel ils se présentaient à eux, en commandant la soumission, les ont trompés sur le véritable caractère de l'Esquimau, qui, au lieu d'être la douceur, est la colère, la duplicité et la vengeance. Je me hâte de dire que l'Esquimau est loin d'être le *most repulsive of the human species*, et que, quoi qu'en pense notre civilisation, « ce barbare, comme l'a fort bien dit Châteaubriand, a de fort bonnes raisons pour préférer son pays et son état aux nôtres. » L'Esquimau est aussi heureux qu'on peut l'être

sur la terre en dehors de la vérité. Il ne lui manque que cette douce lumière pour être un peuple aussi fortuné que le peuple le plus policé. Il sera malheureux lorsqu'une civilisation fausse viendra faire briller à ses yeux des produits qu'il ne pourra peut-être pas se procurer et qui le laisseront plein de désirs non satisfaits, et lorsqu'elle lui aura créé des nécessités auxquelles la Providence a su le soustraire.

Je partis donc dans mon canot d'écorce, conduit par mes deux Peaux de-Lièvre, et escorté d'Inontakrark et d'Anutchinak. Nous redescendîmes à la rivière Peel jusqu'à sa première bifurcation, et nous primes la branche gauche nommée Niro-kilora-luk, qui longe la chaîne des montagnes Richardson. Un Esquimau me demanda alors si je n'étais pas armé : « A quoi bon ? lui répondis-je ; pense-tu que je sois capable de tuer un homme ? — Comment tu n'as pas seulement un pitksi-arark (un revolver) ? Oh ! que tu as le cœur bon ! » Navikan, un vieux chef, la terreur de ses propres compatriotes, aborde mon canot dans son krayak, avec un sourire de hyène ; il dit à Inontakrark : « Je voudrais bien le voler. » — Le vole n'est point pour eux un crime, c'est une prouesse : leur code est lacédémonien. — En même temps il fouille dans mon canot en me criant d'une voix impérieuse : « Les chaudrons, les chaudrons ! ou sont les chaudrons ? » Inontakrark m'a débarassé de ce brave homme qui n'en voulait qu'aux casseroles, en l'avertissant que je suis sous sa protection, et que je lui ai promis une récompense s'il défend ma propriété.

Sur le soir nous campâmes, et l'on tendit les filets. Le camp se compose de cinq loges, les embarcations sont au nombre de vingt-trois : huit umiak ou barques, et quinze krayak ou canots. Le krayak est une nacelle de peau de marsouin que l'Esquimeau fait voler sur les eaux avec sa pagaie double. L'umiak est le véhicule du matériel ; c'est une patache au gros ventre et aux formes lourdes, bien qu'elle soit aussi en peau. Elle est montée par les femmes et par les enfants.

Je ne voulais pas camper avec les Esquimaux. Je me proposais de coucher en canot en laissant dériver ma pirogue au fil de l'eau, lorsque j'entendis les jeunes gens du camp se féliciter de cette détermination, qui me soustrayait à la protection d'Inontakrark, et me laissait à leur

merci. Ils se promettaient une bonné aubaine. Je l'avais déjà remarqué, l'hospitalité chez eux donne droit à l'inviolabilité; c'est un véritable tabou qui protège corps et biens. Aussi mes deux hôtes s'opposaient-ils de toutes leurs forces à ce que je partisse; ils redoutaient non sans raison, que les jeunes gens me jouassent un mauvais tour. Je couchai et mangeai donc avec eux sous leur tente. Dès lors je fis en quelque sorte partie de la communauté: en mangeant à leur plat, je protestais virtuellement que je n'étais animé d'aucun mauvais dessein, de même qu'en acceptant ce que je leur présentais, ils me juraient en quelque sorte alliance. En couchant dans leur loge, tout mon bagage était respecté; si j'eusse dressé ma tente et déchargé mon canot, tous s'y fussent précipités et m'auraient délapidé. Tel est leur code. Tant que le canot demeure à flot, il est respecté; à terre, c'est une épave, il tombe dans le domaine public. Aussi les Esquimaux ne déchargent-ils pas leur umiak en voyage; le matériel nécessaire pour le repas et le sommeil est seul débarqué.

Je trouvai un air souriant et des manières affables chez tous les gens âgés du camp. Un vieillard à cheveux blancs avait trois croix pattées, tatouées sur son épaulé droite, et quatre sur la gauche. C'était un signe commémoratif des baleines qu'il avait tuées. Ainsi ce vieillard, durant quarante ou cinquante ans de sa vie, n'e encore tué que sept baleines. Cela peut donner une idée du petit nombre de ces cétacés qui fréquentent cette partie de l'Océan Glacial arctique. Plusieurs jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, de la tribu des Kravane, m'ont avoué en avoir jamais vu, pas plus que des morsés, quoiqu'ils reçoivent, par la traite, des dents de morsés et du lard de baleine des Avane et des Tchizarène.

Comme tous les Indiens, les Esquimaux sont avides de science. La vue de mes cartes géographiques, sur lesquelles je leur ai montré leur pays en détail, les a jetés dans la stupéfaction, et un d'entre eux m'a demandé si, avant de les suivre dans leur pays, je n'y avais pas fait une visite d'une manière invisible.

Par suite d'un ouragan épouvantable qui a régné hier soir, des failles considérables de terrains ont submergé et entraîné neuf filets esquimaux; ceux de mes hôtes ont été respectés. De plus, le froid est si vif que, depuis notre départ, ces pauvres gens n'ont pas pu prendre de poisson, et

j'ai dû les nourrir de mes provisions. Une sorte de grippe particulière au pays, et qu'on nomme l'*influenza*, s'est emparée d'un grand nombre; on m'a même dit qu'un enfant nouveau-né en était dangereusement malade. Ces contre-temps excitent des soupçons à mon endroit. Les sourires ont disparu, on chuchote, on me regarde de travers et on épie mes moindres mouvements.

La branche Niro-kilora-luk de la Peel se bifurque encore. Nous avons pris celle de droite, nommé Nirortunakuk, où je suis en ce moment. Ici la végétation est plus en retard qu'au fort Peel: à peine les petits saules commencent-ils à bourgeonner, et les feuilles des aunes ne sont pas encore développées. Le rivage est toujours sédimenteux, et s'éboule sans cesse.

Aucun des innombrables réseaux formés par les bouches de la Peel n'est marqué sur les cartes de Franklin. La chaîne Richardson s'y trouve accolée à la branche occidentale du Mackenzie, et y est dessinée d'une manière fort inexacte, parce que les calculs ont été faits à trop grande distance et sans connaissance des lieux.

Un de mes hôtes, que j'ai connu au village de Nullu mallok, sur l'Anderson, m'a fait répéter ce que j'avais dit aux Tchizarène sur l'éléphant fossile, le mammoth dont l'ivoire abonde sur tout le littoral, dans toute l'Amérique russe, sur les côtes de la rivière de Kuskokwin et de la baie du Roi-Guillaume, chez les Tchukatchis du Pacifique. Après quoi, ils ont voulu que je leur traçasse au crayon un croquis de l'animal, afin de le montrer à leurs compatriotes. Ils ont paru heureux d'apprendre ces détails scientifiques, et m'ont remercié avec une effusion naïve. Pauvres gens! ils me témoignent de la gratitude pour une connaissance que je leur donne par manière de récréation, et ils rient et se moquent lorsque je leur parle du grand Dieu qui a créé toutes ces merveilles qu'ils admirent, et pour lequel j'ai fait un si long voyage!

Si je les ai étonnés et charmés en leur parlant de l'éléphant qui jadis habita ces rivages, à présent déserts et glacés, ils m'ont étonné à leur tour en me parlant du singe, qu'ils nomment okrayéktuar (l'homme qui ne parle pas), et qu'ils m'ont dit aussi avoir jadis habité leurs rivages. Évidemment ils font allusion, sans s'en douter, à d'autres rivages que ceux-ci et qui ne peuvent être que ceux de l'Océan Indien. Je souhaite que ce petit fait

puisse mettre les savants sur la piste de ce peuple. La peinture qu'il m'ont fait de l'okrayéuktuar est exacte : c'est un animal velu et grimaçant, qui marche tantôt à quatre pattes et tantôt debout en s'aidant d'un bâton (chimpanzé)

Tous les sauvages sont d'impitoyables railleurs ; mais les Esquimaux dépassent tous les autres. Ils me comparent à une femme et se disent d'un air sardonique : « Donnez-lui une aiguille il fera une bonne femme. » Il est évident que je joue ici un rôle piteux et que ces sauvages se croient supérieurs à moi. Aux yeux de ce peuple de forgerons, de navigateurs, de pêcheurs, de chasseurs, d'artiste en os, ivoire, cuivre, fer et bois, je dois paraître inutile, inhabile et ignorant. A côté de ces hommes de six pieds membrés comme des athlètes, ma petite et fluette personne doit paraître mesquine et risible. Dans une occasion, j'ai enseigné à l'un d'eux à emmancher une hache à l'euro péenne ; tout de suite j'ai entendu un murmure d'admiration. Ce n'est pas par des discours et des travaux d'intelligence qu'on se relève aux yeux de ce peuple matériel et barbare, mais par des travaux manuels bien exécutés.

Je suis forcé d'interrompre ce résumé ; les Esquimaux, toujours en quête de ma personne, depuis quelques jours,

ne me perdant pas de vue, m'ont trouvé écrivant dans mon canot durant leur sommeil. Il n'en a pas fallu davantage pour exciter leurs soupçons. L'Avane de l'ouest, qui est un conjureur, vient même de m'interpeller, me disant que je ne faisais pas autre chose que barbouiller du papier ou lire dans un grimoire, et qu'évidemment je ne pouvais pas en cela faire grand chose de bon. A sa voix, ils ont tous accouru sur le rivage, et l'Avane m'a crié d'un ton brusque : « — Enfin dis-nous donc ce que tu fais là. » Je l'ai regardé en souriant et lui ai répondu : « — Unin (rien) ». Cette réponse évasive n'ayant pas paru les contenter je sais le vocablaire innok auquel je travaille, et me suis mis à transcrire quelque mots, les répétant à haute voix au fur et à mesure que j'écrivais. Cette explication, en leur montrant que leur crainte était puérile, les a déridés ; ils m'ont apporté du poisson pour mon déjeuner et se sont retirés. Mais je m'aperçois bien que ma présence parmi eux lève l'alarme, et que je n'opérerai pas de grands fruits de conversion.

(A continuer.)